

L'aubaine franco-ontarienne

Une personne, deux personnalités!

Daniel Marchildon

Number 41, Winter 1986–1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/43482ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Marchildon, D. (1986). L'aubaine franco-ontarienne : une personne, deux personnalités! *Liaison*, (41), 63–63.

Chroniques de la rédaction

L'aubaine franco-ontarienne :

Une personne, deux personnalités!

par Daniel Marchildon

« Schizophrénie, schizophrénie
That's what we be
Si vous voulez bien comprendre
Our manière de parler... »

Cette citation tirée de la pièce, **La Vie et les Temps de Médéric Boileau**, d'André Paiement, illustre de façon saisissante le tiraillement linguistique de beaucoup de Franco-Ontariens. Pratiquer deux langues, souvent de façon presque égale, comporte de grands dangers, particulièrement en termes d'identité.

Le professeur Fernand Dorais a reformulé à sa façon la réflexion du dramaturge André Paiement dans un des essais qu'il a publiés dans **Entre Montréal... et Sudbury** : « Vivant en régime de double appartenance et de fidélités conflictuelles, la conscience, faite pour être une, se scinde. On ne sait plus trop à quel langage on appartient, non plus qu'à quelle langue. » (p. 21)

Dorais décrivait ainsi le phénomène de la « double langue maternelle » du jeune Ontarois, élevé dans un milieu bilingue qui apprend le français et l'anglais presque simultanément. Il finit ainsi par posséder deux langues maternelles et perd, jusqu'à un certain point, son sentiment d'appartenance vis-à-vis de la langue française.

Il faudrait peut-être en réalité parler de la double personnalité, francophone et anglophone de nombreux Franco-Ontariens. Quand une personne atteint un niveau d'aisance très élevé dans les deux langues (« la personne parfaitement bilingue », selon le cliché connu), elle manifeste aussi des traits de caractère différents selon qu'elle parle

l'une ou l'autre langue. Je ne parle plus ici d'un phénomène purement linguistique mais bien socio-linguistique, voire psycho-linguistique.

Prenez mon propre cas, qui est, je crois, typique : quand je parle à des anglophones en anglais, je remarque que mon débit ralentit un peu, non pas que je ne pourrais pas parler aussi vite qu'en français mais simplement parce qu'en anglais, je suis naturellement porté à parler moins vite. Mon niveau de langue en anglais oscille beaucoup plus entre le formel et le populaire alors qu'en français, je maintiens presque toujours un niveau qui se situe entre les deux. Je ne me sert pas, en français, d'expression ponctuelle comme le fameux *Eh!* des anglais que j'utilise, dans leur langue, aussi abusivement qu'eux.

Parmi des amis unilingues anglophones, j'ai tendance à être plus taquin, c'est-à-dire de lancer plus de pointes sarcastiques, — pas mesquines mais humoristiques. Je deviens carrément « baveux ». J'ai aussi constaté que je gesticule plus amplement alors que ma gestuelle est plutôt limitée, lorsque je jase en anglais. Si quelqu'un d'autre m'étudiait, il ou elle pourrait sans doute relever d'autres exemples de cette double personnalité.

Chez les gens moins bilingues, cette double personnalité se manifeste moins ou n'existe presque pas. Ainsi, j'ai observé chez des personnes d'origine francophone mais presque complètement assimilées à l'anglais, une gestuelle typiquement française qui s'exprime malgré eux. De même, des francophones, compétents en anglais, parleront différemment en anglais mais demeureront la même « personne ».

Un producteur à l'Office national

du film, québécois d'origine mais résidant en Ontario depuis une dizaine d'années, me racontait son expérience de travail avec une cinéaste franco-ontarienne : « Ça m'a pris plusieurs mois à comprendre qu'elle ne possède pas juste deux langues distinctes mais deux cultures aussi, et que celles-ci occupent une place égale en elle. »

Quand on adopte une deuxième langue aussi intégralement que le font bon nombre de Franco-Ontariens (et sans doute d'Acadiens, de Franco-Manitobains et même, certains Québécois), on finit par adopter aussi la culture qui l'accompagne. Et de là à adopter aussi une personnalité influencée par cette langue et cette culture, il n'y a qu'un petit pas à faire.

Personnellement, même si j'ai souvent eu de la misère à vivre mon identité de francophone bilingue, je ne l'ai jamais remise en question. Quelqu'un qui n'apprend pas et ne sépare pas convenablement les deux langues (et cultures) dans son esprit, risque de sombrer dans la schizophrénie décrite par André Paiement. Un francophone bilingue, ontarien ou autre, incertain de son identité, bascule facilement dans le pétrin de « l'homme invisible » que le poète Patrice Desbiens nous a habilement exposé dans son recueil **L'homme invisible / The invisible man**. Combien de professeurs, de fonctionnaires et d'autres ai-je rencontrés qui, bien qu'issus du milieu et y travaillant, ne s'y identifient pas. Plusieurs. Trop. Beaucoup trop.

Si nous, les gens à la double personnalité, ne travaillons pas à nous identifier les uns aux autres, nous n'aurons plus de sens d'appartenance, même plus à nous-mêmes. Vivre dans le malaise, dans l'invisibilité où l'on se résigne à une apathie fatale.